

recueil composé à Tibériade vers le ^v^e siècle de l'ère chrétienne, cite un midrash de Rabbi Simon sur le verset de Genèse 4,26 – « c'est alors qu'on commença à appeler le nom YHWH ». Il l'interprète comme signifiant l'événement d'une rébellion contre ce même « YHWH ». On constate donc que YHWH a pu servir de symbole pour aborder des questions qui nous concernent aujourd'hui – la rébellion, appropriation et le génocide, menés au nom d'un dieu libérateur.

Cela ne contredit pas le fond de la thèse métallurgique de l'auteur, car il semble tout à fait probable que le mouvement de rébellion qui a donné naissance à Israël ait commencé parmi les travailleurs de cette industrie lucrative – non pas nécessairement contre la domination amorrite, mais contre des patrons locaux.

RON NAIWELD
EHESS-CNRS, Centre de recherches
historiques (UMR 8558)

DAVID GRAEBER, *Les Pirates des Lumières, ou la Véritable Histoire de Libertalia*, traduction par PHILIPPE MORTIMER, Montreuil, Libertalia, 2019, 228 p., ISBN 9782377291069.

254

David Graeber (1961-2020) est sans doute l'un des penseurs et militants les plus originaux que les sciences humaines et sociales aient connus ces dernières décennies. Anthropologue anarchiste, à l'origine spécialiste du terrain malgache, il oriente son anthropologie de la valeur vers l'élaboration d'une théorie du pouvoir, du travail et du capitalisme. Après le non-renouvellement de son contrat à Yale¹, Graeber quitte les États-Unis et enseigne à Goldsmith, puis à la London School of Economics, jusqu'à sa disparition subite en 2020. *Les Pirates des Lumières* constitue donc son dernier ouvrage anthume², ainsi qu'une rencontre entre ses intérêts théoriques et ses compétences pratiques. Partant d'observations effectuées sur son terrain entre 1989 et 1991, il fait écho à la réflexion sur la souveraineté qu'il avait menée avec Marshall Sahlins dans *On Kings* (2017), ainsi qu'aux questions d'eurocentrisme et d'agentivité politique posées dans *There Never Was a West* (2007) et son prolongement élaboré avec David Wengrow, *The Dawn of Everything* (2021).

L'œuvre se présente en premier lieu comme une tentative de reconstruction critique de l'histoire de la rencontre entre les pirates et les populations malgaches à partir de la fin du ^{xvii}^e siècle. Cette réécriture s'oppose à l'historiographie sur deux points principaux, répondant chacun à une volonté de décolonisation des savoirs. Tout d'abord, Graeber envisage la royauté betsimisaraka de Ratsimilaho comme un simulacre visant à légitimer et protéger un groupe qui s'organiserait en réalité de façon horizontale. Ce constat implique l'échange d'éléments de stratégie politique avec les populations pirates, qui elles aussi tendaient à faire circuler des mythes despotiques sur leurs capitaines tout en appliquant une forme de démocratie à bord de leurs vaisseaux. Ensuite, l'auteur propose de voir dans ces expérimentations politiques extraoccidentales une sorte de laboratoire politique dont les Lumières seraient la formalisation intellectuelle. Ce faisant, il restitue aux Malgaches une agentivité dont les récits occidentaux (Daniel Defoe, Nicolas

1 Les conditions de ce non-renouvellement sont suffisamment peu communes pour qu'il ait parfois été qualifié d'éviction et semble avoir un lien avec l'engagement politique de Graeber, comme il en témoigne notamment dans l'article « It Wasn't a Tenor Case: A Personal Testimony, with Reflections », in LAURA NADER éd., *Academic Politics of Silencing*, dossier dans <Public Anthropologist. Journal Blog>, 11 octobre 2017. En ligne : <<https://publicanthropologist.cmi.no/2017/10/11/academic-politics-of-silencing/#david-graeber>>.

2 Ou du moins sa traduction française. La version en anglais est parue en 2023, à titre posthume.

Mayeur, Charles Johnson...) les privent de façon quasi systématique, et fait ressortir de ces sources les rares signes exploitables de leur participation active.

Une fois affranchi de ces contraintes, Graeber peut se livrer à une analyse approfondie des conséquences politiques de ces échanges interculturels. Il commence par mettre l'accent sur la situation particulière de Madagascar, dont la population autochtone partage depuis plusieurs siècles le territoire avec des populations diverses – marchands arabes et swahilis, communautés juives, réfugiés politiques et religieux, et plus récemment colons européens. L'île présente donc d'ores et déjà une grande diversité dans les rapports sociaux et politiques, allant de tentatives d'intégration à l'exploitation, notamment avec la traite d'esclaves. L'arrivée des pirates provoque un renouveau des possibilités politiques, en premier lieu pour les femmes malgaches. Du fait de la place importante qu'elles occupent dans les activités commerciales, celles-ci forment des alliances avec les pirates qui cherchent à écouler leur butin, et obtiennent par là une autonomie politique nouvelle. Naît alors, littéralement, une nouvelle catégorie sociopolitique, les *malata*, enfants métisses de femmes malgaches et d'hommes pirates.

Graeber lit la montée en puissance de la coalition tsikoa et de la toute récente confédération betsimisaraka comme une forme de contre-révolution masculiniste. En leur sein, les femmes sont systématiquement écartées du pouvoir, de façon incongrue dans le contexte historique malgache. En dehors de cette exclusion des femmes, la confédération betsimisaraka semble s'organiser dans la droite ligne de l'organisation politique des vaisseaux pirates, transposée sur la terre ferme. Dans le cas de ces deux révolutions socio-économiques, l'importance des échanges avec les pirates se fait donc sentir, de même qu'une élaboration stratégique consciente visant à s'élever contre des contraintes politiques internes et externes.

Certains aspects de l'ouvrage sont bien sûr sujets à la critique. Tout d'abord du point de vue de la forme : les répétitions et les croisements chronologiques provoqués par l'organisation en trois parties distinctes gênent quelque peu la fluidité de la lecture. Sur le fond ensuite : les notions anthropologiques propres au contexte malgache, évidentes pour l'auteur, de même que certaines sources, sont parfois abordées avec une rapidité frustrante. La question de l'usage de la magie en particulier semble traitée en surface, ponctuant l'analyse davantage qu'elle n'y contribue. Ces critiques, aussi légitimes soient-elles, n'ont néanmoins rien de définitif, une fois rappelé le fait que l'enjeu n'est pas ici pour Graeber de produire un ouvrage historique sur la piraterie ni une étude anthropologique des différentes populations de Madagascar. Il s'agit pour lui de mener une réflexion politique sur l'académisme et la façon dont la tradition savante contraint la production créative de savoirs ; il s'agit aussi d'un travail explicitement expérimental, se basant sur des partis pris volontairement provocateurs. En ce sens, ce à quoi semble aboutir Graeber – et on retrouve là le militant anarchiste –, c'est à un commentaire sur les conditions de construction d'une culture politique libertaire. Son insistance, à la fin de l'ouvrage, sur l'importance de la conversation et de l'échange entre et au sein des groupes « révolutionnaires » sonne autant comme un constat historique que comme une proposition stratégique.

Graeber fait donc, ici encore, preuve d'une intelligence et d'une subtilité rares. Allant à contre-courant de l'historiographie, questionnant radicalement le statut des sources et les biais de leur interprétation, il parvient à détourner l'attention d'une histoire de la piraterie pleine de mythes et de fantasmes, propre à une approche événementielle, pour poser des questions fondamentales, d'ordre politique, épistémologique et méthodologique.

ALEX PÉREZ
Université de Lausanne